L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 4 JANVIER 1892. 65ème Année

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 4 JANVIER 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le téléphone de Paris à Londres.

Le 13 et le 14 décembre, ont eu lieu de très intéressantes expériences de téléphonie entre Paris et Londres, à l'aide d'un nouvel appareil inventé par M. Mercadier, directeur des études à l'Ecole polytechnique, en France.

A la suite d'une série de recherches (publiées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et dans les *Annales télégraphiques*), M. Mercadier était arrivé aux conclusions suivantes:

1° L'intensité et la qualité des effets téléphoniques ne dépendent pas de la grandeur des éléments qui les produisent, mais seulement de la proportion relative de ces éléments;

2° Les sons du téléphone neuve sont pas produits par les vibrations d'ensemble de la plaque, mais bien par des vibrat ons indépendantes des molécules de cette plaque, de telle façon que l'on peut faire un téléphone avec de la limai le de fer fixée sur du carton. Au contraire, les vibrations d'ensemble de la plaque sont nuisibles, car elles renforcent certains sons aux dépens des autres et altèrent le timbre,—la qualité de la voix.

Comme application de ces idées, M. Mercadier a construit le *bitéléphone*. Cet appareil, qui pèse huit fois moins que les instruments analogues, peut être, en raison de son faible poids, maintenu automatiquement aux oreilles, de sorte qu'il laisse les mains libres et qu'on peut écrire en téléphonant. De plus, la plaque est calculée de façon à n'avoir aucun son dans l'intervalle des sons de la voix humaine; ses vibrations propres n'interviennent pas; les sons ne sont pas altérés, et on perçoit, avec une netteté beaucoup plus grande, la conversation.

L'emploi du bitéléphone laissant les mains libres, M. Mercadier a imaginé une disposition qui améliore, d'une façon considérable, l'emploi des appareils téléphoniques. Lorsque l'on reçoit, la bobine d'induction est inutile, et ne fait qu'introduire, dans le circuit, une résistance et une "self induction" nuisibles. Lorsqu'on parle, les téléphones sont inutiles, et, par leur résistance affaiblissent les courants M Mercadier, par le simple emploi d'un commutateur manœuvré avec une seule main, enlève, du circuit, la bobine ou les téléphones, de façon à supprimer, chaque fois, la résistance, qui, étant inutile, est nuisible. On peut continuer à écrire de l'autre main en faisant la manœuvre: seulement, les téléphones ne sont pas enlevés totalement. Le quart de leur résistance est maintenu dans le circuit, et, cela étant donné, la sensibilité de l'appareil suffit pour permettre à celui qui parle, d'entendre les interruptions de son correspondant, lorsque celui-ci veut l'arrêter, (le couper, en style télégraphique), soit qu'il n'ait pas compris, soit pour tout autre motif.

Le bitéléphone étant plus sensible, plus net que les téléphones ordinairement employés, et l'emploi de la disposition décrite augmentant encore la sensibilité de l'appareil, on a pu correspondre, directement, d'abonné de Paris à abonné de Londres.

Jusqu'ici, la communication n'était possible que du bureau de la Bourse à Paris au bureau de Post-Office à Londres; dès que l'on ajoutait les lignes souterraines aux deux extrémités, la conversation devenait impossible.

Elle a pu avoir lieu avec les bitéléphones. Les expériences ont été faites en deux séries:

Le dimanche 6, de onze heures à une heure et demie; le lundi 7, de cinq heures à six heures et quart.

A Paris, un poste téléphonique était installé dans les sous sols du bureau de l'avenue de Wagram; il était relié au bureau par une ligne équivalente à celle de 400 kilomètres, et on avait ajouté à cette ligne l'artificiel que l'on place sur les fils des abonnés pour être prévenu de la fin de la conversation. On était ainsi dans les conditions réelles d'un abonné de Paris.

A Londres, la même disposition était employée au bureau de West-Strand, distant de 5 milles du Post-Office.

La ligne comprenait dans la ligne aérienne Paris-Calais, le câble Calais-Douvres, la ligne aérienne Douvres-Londres, et aux extrémités:

La ligne souterraine allant du bureau Wagram à la Bourse, et de la Bourse aux fortifications.

Les 9 kilomètres de la ligne souterraine londonienne allant du bureau de West Strand au Post-Office, plus celle du Post Office à l'enceinte;

Les microphones employés étaient, à Paris, les microphones d'Arsonval, en usage sur les lignes françaises; à Londres, successivement des d'Arsonval, puis des Gower nativs en Angleterre, auxquels on avait appliqué le bitéléphone. Dans tous les cas, la conversation a été très nette, et les coupures ont été fidèlement entendues.

Prenant part aux expériences:

A Paris, l'inventeur, M. Mercadier, et ses aides, plus M. Trouhet, comme principal, chef du bureau téléphonique de l'avenue de Wagram; à Londres, le dimanche, MM. Cooper et Brown, ingénieurs au Post Office, et un aide de M. Mercadier, chargé d'installer les expériences; le lundi, les mêmes personnes, plus M. Preece, ingénieur en chef du Post-Office, chef du service technique anglais.

Les ingénieurs anglais ont déclaré que, avec le téléphone de M. Mercadier, la conversation de Paris à Londres, d'abonné à abonné, était plus nette que la conversation d'abonné de Londres à abonné de Londres avec les téléphones ordinaires, quoiqu'on empruntât, dans ces expériences, une grande longueur de câble londonien. M. Preece a dit qu'il avait été très satisfait de ces expériences, et qu'il avait très bien soutenu la conversation, quelque fût le microphone sur lequel on avait adapté les bitéléphones Mercadier. Il a félicité, par télé phone, l'inventeur.

Par conséquent, la communication d'abonné de Paris à abonné de Londres, est, aujourd'hui, possible, grâce au *bitéléphone*, et son entrée dans la pratique n'est qu'une question de temps, très court probablement. Il est inutile de faire ressortir tout l'intérêt de ces expériences. Qu'il suffise de dire que la conversation d'abonné à abonné est considérée, par les intéressés, comme tellement importante, que quelques abonnés londoniens n'ont pas craint de faire poser, dans ce but, à leurs frais, des lignes doubles spéciales allant au Post Office. Au point de vue scientifique, elles offrent l'intérêt que peut présenter le couronnement, par une application pratique, d'une série de belles et patientes recherches de laboratoire.

Extrait d'une lettre d'une jeune mariée à une amie de pension:

"Ce qui me semble étrange—et j'ai peine à m'y faire—c'est que tous les hommes qui m'adressent la parole m'appellent maintenant "ma dame," comme si, parce que j'appartiens à l'un d'eux, j'appartenais à tous."

Au village:

—Votre âge?

—Vingt-huit ans.

—Votre profession?

—Agriculteur.

—Votre culte?

—Cultivateur.

Dans une compagnie d'assurances sur la vie:

Un monsieur vient payer une prime annuelle. L'employé le reconnaît.

—Vous avez bien, dit-il, ce monsieur qui s'est assuré le même jour que vous?

—Oui. Eh bien?

—Il est mort le lendemain. Ah! il a eu plus de chance que vous, celui là. Il n'a payé qu'une année!

Un gourmand à un petit pâtissier auprès duquel il chemine dans la rue:

—Tu dois manger souvent des gâteaux?

—En manger? Oh! jamais, on me gronderait. Je les lèche seulement.

FEUILLETON.

LES Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL.

TROISIÈME PARTIE.

LE TESTAMENT D'UNE MERE.

(Suite.)

Bouraille et Philippe purent l'imiter sans qu'un valet leur barrât le chemin. La prédiction de Madeleine à son frère se réalisait donc.

Voici ce qui s'était passé.

XII.

L'AMERICAIN.

Joson Kerhoët avait introduit Adam Smith dans le cabinet du marquis.

En quittant Bouraille pour se trouver avec le citoyen des Etats-Unis, François Valencourt était à peu près dans la situation des pêcheurs de la Campania du temple d'Homère qui évitaient Scylla pour tomber en Charybde.

Charybde était un écueil et Scylla en était un autre.

Des deux écueils, Bouraille et Smith, Smith était de beaucoup le plus redoutable.

François Valencourt ne gagnait donc pas au change.

A l'aspect de l'Américain, il ouvrit les yeux et fit un mouvement du bras qui équivalait à cette interrogation:

—A quoi dois-je l'avantage de cette visite?

Adam Smith comprit parfaitement.

—Monsieur, dit-il, savez-vous l'anglais?

—Médiocrement.

—Tant pis. Je parlerai donc en français, bien que ce me soit pénible. Je m'appelle Adam Smith, de Smith-house, par Boston, Etats-Unis d'Amérique.

François Valencourt eut un clignement de yeux qui voulait dire:

—Je ne sais pas plus avancé

—Ma famille est originaire de France, reprit l'Américain. J'aime beaucoup mon ancien pays. J'y viens souvent. Cela vous explique-t-il peut-être que j'ai acheté il y a quelques semaines une petite propriété aux environs des vôtres, du côté de Beaune.

—Sans doute.

—Cependant ce n'est pas la raison qui m'a fait agir. J'ai eu une autre.

François Valencourt était mal disposé.

—Puisque vous voulez bien me faire part de vos petites affaires, je vous demanderai laquelle? dit-il.

Le ton n'était pas exempt d'une nuance de moquerie mêlée de hauteur.

Adam Smith n'y attacha aucune importance.

Un bruit lancé dans une prairie ne s'arrête pas pour une brousaille.

Il répondit:

—En venant de New York au Havre, j'avais pour compagne de route une fort jolie fille, très intéressante et je m'étais promis de la quitter de loin. Cette fille est entrée chez vous au château de Blangy..... J'ai acheté une maison dans le voisinage. Elle revient à Paris; je me suis logé en face d'elle et de vous par conséquent.

—J'entends à merveille, mais.....

—Attendez. Cette circonstance m'a permis, par hasard, de me trouver mêlé à vos affaires.

—A mes affaires?

—Vous allez voir comment. Elles ne sont pas brillantes, entre nous. J'ose dire que vous êtes un fier coquin.

—Monsieur!

Adam Smith d'un simple geste calma François Valencourt.

Il l'arrêtait comme d'une chiquenande.

—Attendez, reprit-il, je ne m'intéresse à ces affaires qu'à cause de cette jeune fille.

—Achevons!

—Je dis donc que vous êtes vif! Je dois donc vous déclarer, et c'est ce qui m'amène, que si vous lui causez le moindre dommage, je me rendrai chez le commissaire le plus proche et le mets au courant de certaines aventures qui se sont passées la bas.....

François Valencourt voulut protester.

L'autre reprit d'un ton assuré:

—J'ai les preuves, monsieur,... Et tout millionnaire que vous êtes, si je parle, on vous mettra la main au collet et vous ne coucherez pas ce soir dans votre hôtel.

Le marquis voulut payer d'audace.

—Vos menaces me laissent froid, monsieur Smith, dit il.

—Vous avez tort. J'en sais assez pour vous faire prendre, si vous étiez en Amérique. Je connais mal vos lois mais j'ai lieu de croire qu'elles ne sont pas beaucoup plus douces que les nôtres.

—Précisons!

—J'ai promis d'être discret; mais je peux vous dire un mot. Souvenez vous de l'étang Neuf, l'homme qui y a péri n'est pas mort d'accident. Il a été assassiné. Et son assassin n'était que votre complice.....

—Inventions! dit François Valencourt; mais il frissonnait.

Smith acheva:

—Et cet homme était moins coupable que vous, parce que vous commandiez et qu'il exécutait; parce qu'il cédait à une passion qui peut être noble, l'amour, tandis que vous cédiez à une passion basse et vile, la cupidité; parce qu'il est pauvre et que vous êtes riche!

L'accent de sincérité avec lequel Smith parlait ne laissait aucun doute à François Valencourt frémissant de rage contenue.

—A une femme qui vous hait et qui voulait vous perdre...

—Il a parlé!

—Peut être.

François Valencourt se leva.

—C'est bien, monsieur, dit-il, vous avez vos armes; c'est possible. Je suis prévenu. Merci. Quand vous m'attaquerez, je me défendrai. Salut.

C'était un congé.

L'Américain le comprit. Il voulait rester dans la place.

Il consulta sa montre.

L'aiguille marquait onze heures moins dix.

Juste à ce moment, Joson Kerhoët montra sa face pâle sous les tentures du cabinet.

—On demande monsieur le marquis, dit il.

Joson semblait très troublé. Il était haletant.

—Où donc?

—Tout de suite, reprit-il. Chez mademoiselle.

François Valencourt se leva vivement et fit un pas vers la porte.

Mais soudain il recula et devint plus blafard encore, ce qu'on aurait pu croire impossible.

Il venait d'apercevoir dans le salon deux hommes vêtus de noir, très correctement, gens du monde, malgré avec cette sévérité qui indique des magistrats.

L'un d'eux était M. Dalton, substitut du procureur général, un de ses amis des beaux jours et hôte du château de Blangy.

Le premier moment d'angoisse passé, le marquis alla au-devant d'eux en faisant un suprême effort sur lui-même pour dissimuler son trouble.

—Vous? murmura-t-il.

—Oui, dit le substitut. Il se passe des choses terribles dans cette maison. Lisez.

Il donna à son ancien ami une dépêche qu'il venait de recevoir et qui lui était adressée par le docteur Chambay.

Elle était ainsi conçue:

"Je suis très perplexe.

"Dois-je parler ou me taire?

"Vous êtes l'ami du marquis de Blangy "et le mien.

"Un grand crime est commis dans son "hôtel et le coupable ne peut être loin.

"Venez à l'instant.

"Ce n'est pas au magistrat que je m'a"dresse, c'est à l'ami.

"Docteur CHAMBAY."

—Quelle sont ces messieurs? demanda l'Américain à Joson Kerhoët.

—Le plus grand est un magistrat.

—Qui donc l'appelle?

—Je ne saurais le dire. Le docteur, je crois.

—Que se passe-t-il?

—Mademoiselle se meurt.... Peut-être est-elle morte maintenant!

Le marquise se leva et désignant la fenêtre à Smith:

—Connaissez vous cette femme? demanda-t-elle.

L'institutrice se tenait droite devant l'Anglaise sans baisser la tête, avec un éclair de défi dans les yeux.

—Non, répondit la vieille dame, frappée d'étonnement.

La jeune fille regarda fixement la marquise.

—Ah! vous aviez des soupçons! dit-elle.

Madame de Blangy resta muette.

—Donc, vous pensiez que le passé pouvait vous susciter des ennemis! Louise de Chambeyre se souvenait!

Il est impossible de rendre l'amertume du ton de la jeune fille.

La marquise baissa les yeux. L'orgueil abattu était mort en elle. Toute son âme n'était qu'une plaie.

—C'est pour éclaircir ces doutes que vous avez appelé maîtresse Hampton. Ce sont là des misères. Il fallait m'interroger. Maîtresse Hampton ne peut pas me connaître puisqu'elle ne m'a jamais vue!

—Qui donc êtes-vous? demanda l'Anglais stupéfait.

—Une amie de miss Vanbury qui m'a aidée dans une œuvre de châtiment, sans le savoir, la pauvre fille!

—Que cela soit un faux, observa le substitut.

L'institutrice eut un mouvement dédaigneux des lèvres.

—Il s'en est commis bien d'autres dans cette maison, sans compter des crimes plus odieux.

—Votre nom? ordonna le magistrat.

—Le vrai? Je vais vous le dire: Je m'appelle Madeleine....

La marquise poussa un cri.

—Ah! vous me reconnaissez enfin, madame, dit la jeune fille. Vous avez mis bien du temps... Cependant, on assure que je ressemble à ma mère.

Et s'adressant au magistrat:

—Je m'appelle Madeleine Stéfani, la fille d'une victime.... Je m'appelle aussi Madeleine Arbaud, la fille d'un malheureux qui nous a donné son nom par charité; bientôt je m'appellerai Madeleine Valencourt, la fille de ce frère dont François Valencourt a volé la veuve et les orphelins qui se vengent. Savez-vous maintenant qui je suis?

—Ah! murmura la marquise éperdue, épouvantée comme si elle avait vu un cadavre se lever de la tombe, cette ressemblance, ses traits, ces yeux.... J'aurais dû m'en douter.... c'était elle!

Madeleine reprit:

—Pour punir ici, je me fallait pénétrer dans la maison. J'y suis entrée sous un masque, mais j'y suis!

Elle se tourna vers les docteurs et le substitut.

—Vous pouvez me faire jeter en prison.... Ce n'est pas sur moi que le scandale retombera. Ou n'étouffera pas ma voix comme on a étouffé celle de ma mère.... Arrêtez moi donc, je vous en dédie!

Elle montra Thérèse de Blangy.

—Et en ce cas, ce ne serait pas moi qui aurais tué cette jeune fille innocente des crimes des autres.... ce serait vous. Elle n'est pas morte!

La marquise tomba à genoux et joignit les mains.

Madeleine continua:

—La vie est suspendue en elle. Votre science peut être profonde. Vous ne la ranimerez pas. Un Indien Monis des Grenadines, (forgeron ou Saint-Marie-de-Belem en sait plus long que vous dans l'art des poisons. Celui qui m'a donné ce secret n'est pas là pour vous aider....

Le docteur Chambay saisit les deux mains de la jeune fille....

—Vous pouvez la sauver! dit-il.

—Rien ne peut la sauver.

—Et sans vous elle mourra?

—Je vous défie de l'éveiller seulement.

Elle étendit sa main vers la pendule.

—Midi moins trente! Il ne reste que trois quarts d'heure. Il sera trop tard.....

—Vous ne commettrez pas ce crime! dit le substitut.

—Regardez moi en face, répliqua-t-elle. Ma mère a été insultée, foulée aux pieds. Elle est morte de désespoir. Je suis Corse! J'ai juré de la venger et je tiens parole! Prenez ma tête, si vous voulez, vous n'obtiendrez rien de moi par la force

Une si inébranlable résolution éclatait en elle que M. Dalton comprit l'inutilité de tous les efforts.

—Je n'ai pas perdu les années de ma jeunesse, dit-elle, nourri ma haine pendant si longtemps, cherché dans le monde entier les moyens de la satisfaire, pour me laisser ravir ce n'appartient pas et subit la servitude où je vis, pour renoncer à ma vengeance quand je la tiens dans ma main. Mettez moi à la torture, menacez moi de tous les supplices, je ne vous dirai pas.....

Le docteur Bertaud réfléchissait.

Le scoffin si faible déjà de la mourante s'affaiblissait encore.

—Les instants sont comptés, dit il. Il faut se soumettre.

C'est alors que François Valencourt était entré.

Sombre et morne, il assistait à cette scène d'un angle de la chambre.

S'il avait pu foudroyer de son regard vénimeux celle qui tenait sa destinée entre ses mains, elle n'aurait pas vécu une seconde.

—Vos conditions? supplia madame de Blangy.

—Descendez cette jeune fille dans le salon où mon père a rendu le dernier soupir et là, devant ce lien même où vous avez reposé sa dernière prière, moins inflexible que vous, je vous les ferai connaître.

La marquise hésitait.

C'était la honte pour elle, pour sa maison, le nom déshonoré, la déchéance pire que la mort.

—Hâtez-vous, dit Madeleine, les minutes courent!

La malheureuse mère jeta un regard désespéré à sa fille.

—Soit, dit-elle, tout pour la sauver!

C'est alors que le lugubre cortège s'était mis en marche.

François Valencourt fit un mouvement pour gagner la porte avant les autres.

Madeleine alla droit à lui:

—Monsieur le marquis, lui dit-elle, je vous jure que si vous essayez de fuir, je vous brûle la cervelle.

Et elle tira de sa poche un revolver et le lui montra d'un geste que personne, pas même le magistrat, n'essaya de réprimer.

A onze heures précises, mademoiselle de Blangy reposait sur le même divan où, vingt ans plutôt, on avait apporté Philippe Valencourt fracassé dans la nuit sinistre où le vieux marquis et son préféré entraient dans l'éternité.

XIV.

SALLE COMBLE.

Dans cet immense et magnifique hall, régnait un silence effrayant.

On aurait entendu voler un papillon.

Mais les sentiments des assistants étaient bien différents.

Aux portes du cabinet de travail on aux piliers de la haie qui réunissait les deux salons de réception, on voyait d'abord la tête de Bouraille qui, les yeux dilatés, observait ce spectacle avec un intérêt extraordinaire. Auprès de lui, Philippe attiré par un aimant tout-puissant s'approchait lentement du divan sur lequel était étendue Thérèse de Blangy.

Bouraille suivait, poussé par une irrésistible curiosité.

Lorsqu'ils furent auprès de Madeleine, elle s'adressa à la marquise et à son mari, et de sa voix sèche, tranchante:

—Permettez-moi de vous présenter mon frère Philippe, dit elle.

La marquise s'était affaissée au pied du divan, la tête entre ses mains.

Elle se redressa.

François Valencourt se détournait avec un geste d'épouvante.

Cain voyant le spectre d'Abel aurait eu le même regard terrifié.

La marquise demeura interdite, les yeux fixés sur le jeune homme.

—Lui! murmura-t-elle.

Elle le reconnaissait!

C'était bien son amour d'autrefois, la passion de sa jeunesse, ce Philippe qu'elle avait adoré, poursuivi, qui renaissait dans son fils, comme Madeleine, la fille du colonel Stéfani, sa rivale, revivait dans cette autre fille même.

Seulement Philippe avait les yeux de voleurs de son père; on sentait que la haine ne pouvait prendre racine dans l'âme qui avait pour enveloppe ce corps de gentilhomme chevaleresque au visage loyal et doux, tandis que Madeleine Stéfani, la mère faible et résignée, incapable de se défendre, n'avait transmis à sa fille que son traits et sa beauté accomplie, tandis que l'âme de Stéfani, sauvage et farouche, impossible à dompter, était passée tout entière en elle.

Sous les draperies de velours du cabinet, Adam Smith se tenait immobile, adossé au mur, témoin impassible de cette scène, prêt à soutenir cette fille qu'il admirait comme un type de volonté et d'énergie, sûr de la justice de sa cause.

A ses côtés, anxieux et incertain, Joson Kerhoët, le cœur serré, fixait de ses yeux dépagnéens fidèles, ce Philippe qui lui rappelait tant de souvenirs et cette Madeleine qu'il aurait voulu sauver de toute atteinte, savoir pure de tout reproche, généreuse jusque dans sa vengeance.

A l'autre extrémité des salons, la tête bronzée de Jean Rigaud, horriblement contracté, plutôt par la rage de sa passion déçue, du meurtre inutile qu'il avait commis et des remords de sa chute d'honnête homme devenu criminel, que par la crainte d'être vendu et découvrir la perte de ses forfaits, apparaissait près du pilier d'une porte, cachée à demi, ne risquant qu'un œil, comme l'animal aux écoutes, prêt à bondir pour éviter une attaque et fuir le danger qui le menace.

Aux vitres des fenêtres, le muletier d'Adam Smith et l'Espagnol de Bouraille appliquaient leurs visages indifférents, près de ceux de quelques domestiques, animés seulement de cette curiosité banale que le passant apporte aux choses de la rue.

De même, le docteur Bertaud, mis en confiance par le ton assuré de l'institutrice, examinait la scène avec l'intérêt qu'il aurait attaché à une expérience de laboratoire.

Mais, un spectacle terrifiant, c'était celui de François Valencourt aux abois, tenu en arrêt, pour ainsi dire, par le regard hautain et pénétrant de Madeleine, et celui de la marquise, ne songeant qu'à sa fille, agenouillée près d'elle, la dévorant de ses yeux ardents, brûlée par la fièvre, où passaient toutes les agonies de son âme.

—Ayez pitié de nous, murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Madeleine sourit amèrement.

—Là, dit-elle, mon père est mort; lui aussi il vous a implorée. Il vous recommandait sa veuve et ses enfants. Souvenez vous de ce que vous avez fait!

—Vos conditions? demanda François Valencourt d'une voix presque intelligible.

—Les voici.

—Parlez vite!

—D'abord vous allez répondre à mes questions.

—Soit!

—M. de Blangy, votre oncle, a fait un testament en faveur de Philippe, notre père..... vous l'avez volé!

Le visage de François Valencourt se serrant convulsivement.

Il ne répondit pas.

—Est ce vrai? demanda Madeleine.

François Valencourt garda le silence. Ses lèvres écumaient.

—C'est vrai, dit la marquise.

—Par ce testament M. de Blangy léguait tous ses biens et son titre à notre père, est ce vrai?

—C'est vrai, dit la marquise.

—Et vous avez tout volé. Notre père nous avait assuré tout ces biens pour le cas où l'acte de mariage de San Julia serait contesté. Ce testament était chez lui. François Valencourt a écarté le serviteur de notre père pour le avait volé celui de son oncle. Est ce vrai?

—C'est vrai, dit la marquise.

—Il a aussi soustrait l'acte de mariage de nos parents comme il avait soustrait les testaments; est ce vrai?

—C'est vrai, dit elle encore.

—Des lettres restaient à ma mère, des preuves suffisantes peut être; elle vous les a confiées à vous, madame, et vous les avez jetées au feu. Est ce vrai?

—C'est vrai.

—Vous avez un complice, un misérable qui trahissent ceux qui avaient mis sa confiance en lui. Voulez vous que je vous dise ce qu'il est devenu?

—Madeleine! supplia son frère en essayant de l'arrêter.

—Arrière et laisse moi! tu aimes, je hais! Si tu pardonnes, je ne venge!

—Madeleine, supplia à son tour la marquise, pitié!

—Avez vous eu pitié de ma mère?

—Je vous en prie!

—Mon père vous a supplié..... Ma mère aussi! avez-vous répondu? Que vous lui écraseriez le cœur! L'avez-vous fait?

—Nous réparerons le tort causé.

—Et les larmes versées.... Et le désespoir qui l'a tuée!

—Mon fils est mort! murmura la marquise, ma fille va mourir.... N'est-ce pas assez?

—Je vous que vous verriez toutes les larmes que vous nous avez arrachées. Je veux vous entendre avouer toutes les infamies cachées sous votre honneur hypocrite, toutes les crimes.....

—Silence, au nom de Dieu!

—Ces titres qui nous assuraient une fortune, ne nous, vous les avez.... Où sont ils? Eh!

Fra... ... ... secourt ne desserra pas les lèvres.... Ses yeux dans tremblaient.... La rage de la défaite le accoutait.... ses dents claquaient.

—Où sont-ils? demanda la marquise.

—Je vais vous le dire, moi, reprit Madeleine.

Elle désigna le cabinet.

—Ils sont là!

—C'est vrai, déclara Joson.

—J'étais cachée dans le trattres, pendant François Valenbourt, vaincu

—Et vous avez vu ces actes.... Je veux la preuve de mariage de mon père, reprit la jeune fille.

—Je te l'apporte, dit Bouraille.

Les traits de Madeleine rayonnèrent.

Adam Smith s'avança.

—Doucement, dit-il au marquis, ou je publie cette vérité qu'on cache encore par un sentiment de pitié.

Le substitut lança un coup d'œil à François Valencourt; en même temps madame de Blangy l'implorait d'un geste éperdu.

Sous le regard du magistrat, il se dirigea vers son secrétaire, l'ouvrit et apporta la liasse de papiers jaunis que dans son égarement il avait tirés pendant la nuit de leur cachette.

Ils les jeta aux pieds de la jeune fille sans prononcer une parole et fit un pas pour se retirer.

—Demeures, ordonna le substitut, j'ai à vous parler.

Bouraille ramassait les titres avec empressement.

Le papier timbré et le grefier de Pougny étaient de vieilles connaissances.

—Ma fille, ma fille! s'écria la marquise.

Alors le docteur Bertauld put être satisfait.

Madeleine fit un signe à Suzanne qui lui apporta un verre d'eau.

Dans cette eau, elle versa quelques gouttes d'un liquide incolore qui la teinta de rose.

Suzanne souleva la tête de sa maîtresse et la redressa à l'aide d'un coussin.

L'institutrice débouscha un flacon de sels et le fit respirer longuement à la jeune fille endormie.

Une violente odeur de violettes et d'amandes amères se répandit dans le salon.

Madeleine desserra les dents de la malade sans effort et lui versa dans la bouche une partie de la potion contenue dans le verre.

Pendant quelques minutes, madame de Blangy, haletante, prête à défaillir, demeura, les yeux ardents, regardant sa fille qui ne faisait pas un mouvement.

Mais il y avait quelqu'un qui dissimulait, à force de courage, des angoisses aussi poignantes que les siennes.

C'était Philippe.

Il avait dû la vérité à son ami d'Allevard.

La fortune lui importait peu, fût-elle énorme comme celle des Blangy.

Pas une seconde il n'y avait songé.

Il aimait avec le désintéressement le plus pur.

Tout disparaissait pour lui devant ces deux respirations:

—Qu'elle vive! Et aussi que Madeleine reste innocente à mes yeux!

Le docteur Bertauld, avide de savoir, penché d'un côté sur la tête de la malade, tandis que Madeleine l'était de l'autre, épiant les moindres mouvements des deux jeunes filles, se demandait quelle était la nature de soporifique employé et de l'antidote à l'aide duquel on la paralysait.

L'autre, le docteur Chambray, ne songeait qu'au résultat.

Il se fit attendre dix minutes, dix siècles d'angoisses mortelles pour la mère de Thérèse et pour son amant.

François Valencourt, étourdi du coup qui le terrassait, n'entraînait que l'horreur de sa situation.

L'orgueil et l'avarice étouffaient en lui jusqu'à ce sentiment de l'amour paternel, si puissant toujours.

Comme un loup sauvé, un cerf forcé par une meute n'entend retentir à ses oreilles les fanfares de l'hallali, il se demandait quel refuge lui restait contre la mort!

Rien de ce qui se passait autour de lui ne l'occupait.

Enfin le docteur Bertauld respira.

Une légère rougeur colora le pâle visage de la patiente. Le cœur se ranimait et battait avec plus de force; les bras perdirent de leur rigidité, et la respiration reprit par degrés son cours un moment interrompu.

Lorsque les douze coups de midi résonnèrent au timbre argentin de la pendule du salon, Thérèse venait de rouvrir des yeux effarés d'abord, comme ceux d'un enfant qui s'est endormi dans les ténèbres et s'éveille dans une lumière éblouissante, ou plutôt comme ceux de ces malades qu'on insensibilise pour les soumettre à une rapide opération et qui, enfoncés tout à coup dans le néant, reviennent peu à peu des profondeurs de la léthargie où le protoxide d'azote les a précipités.

Puis bientôt son regard erra dans le salon, cherchant sa mère qui se jeta sur elle avec la passion d'une louve à laquelle on a enlevé ses petits et qui les retrouve après une lutte acharnée, et excite un visage qu'elle s'étonnait de ne plus revoir.

Elle le découvrit enfin.

Ses yeux rencontrèrent deux de son amant qui mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

Elle comprit, mais en même temps elle fut rassurée sur l'immense tendresse de Philippe pour elle.

Deux sillons étaient tracés sur les joues du jeune homme par les larmes qu'il avait versées.

Et presqu'aussitôt une inquiétude la saisit.

Le lieu où elle se trouvait, ces hommes noirs rangés autour d'elle, le grand hall transformé en une sorte de prétoire, comme s'il se fut agi d'un jugement, l'effrayèrent.

Elle vit Madeleine debout, l'examinant avec attention.

—Bonjoo, Suzanne!

—Oui, chère maîtresse, répondit la jeune fille.

—Je suis malade, n'est ce pas?

—Oui, mais vous allez vous guérir.

—Je ne me souviens pas.

—Vous vous êtes trouvée mal.

—Et mes parents?

—Ils sont là.

—Je veux les voir.

Elle se retourna. C'était Jean Rigaud, sombre, les traits contractés; il ajouta:

—Un mot, je vous prie.

Elle le suivit jusqu'à une fenêtre et là:

—Ainsi vous êtes la fille de Philippe Valencourt?

—Oui.

—Je comprends tout.

—Que comprenez-vous?

—Que vous avez pu entrer au château de Blangy que pour accomplir votre œuvre de haine.

—J'en conviens!

—Donc, vous m'avez pris pour jouet. Elle le regarda en face et bravement, les yeux dans les yeux.

—Allez vous donc me tuer aussi? lui dit elle.

Il pâlit sous le bronze de sa peau.

—Ah! Comme vous devez me mépriser, murmura-t-il.

Elle lui toucha la main:

—Je ne vous méprise pas, Rigaud, dit elle. Vous avez des remords sur la conscience. Il faut les effacer. J'en ai moins peut-être..... Je crains d'avoir outrepassé mon rôle. La violence des poisons nous entraîne..... Je chercherai l'oubli..... Je vais m'expatrier.....

—Vous partez?

—Peut être.

—Et je ne vous verrai plus?

—Venez chez moi.... 12, rue de Bâne, dans deux heures. J'y serai. Je veux vous parler.

—J'irai.

Elle haussa les épaules doucement en le quittant et, avec un sourire:

—Vous voyez bien que je ne vous crains pas!

Elle sortait du vestibule quand le docteur Bertauld l'aborda à son tour.

—Pouvez-vous m'accorder une minute? dit-il.

—Cinq, docteur.

—Voyons... apprenez moi votre secret.

—Ce n'est pas le mien, docteur.

—A qui donc est il?

—A ceux qui me l'ont vendu.

—Qui donc?

—Non. Pour quelques piastres.

—Et si je désirais le connaître?

—Il faudrait m'imiter.

—Comment?

—Faire comme moi.... aller à Georgetown ou à Sainte Marie-de Belem.

—C'est un pays loin.

—Qu'importe la distance pour un prince de la science. J'y suis bien allée, moi.

—Soit.

—A Georgetown, vous demanderez la rue de Santa-Lucia.

—Bien.

—Dans cette rue, vous trouverez une vieille femme très connue qui s'appelle la Marota, comme le fleuve.

—C'est entendu.

—Elle connaît tous les philtres et les mélanges des Indiens Bosis et des sauvages des trois Guyanes. Elle aime beaucoup l'argent et les étoiles voyantes. Avec trente piastres et vingt-cinq mètres de rouennerie, pourvu qu'elles soient jaunes ou rouges, vous apprendres tout ce que vous voudrez.... seulement.....

—Il y a un seulement?

—Oui, terrible, docteur.....

—Lequel?

—Tout vous procurer les plantes nécessaires, une espèce d'ellébore, des écorces de pins et des fèves des bords du Yari, il vous faudra faire comme elle et trouver des amis qui consentent à vous les vendre..... D'autres, des chimistes anglais notamment, intrépides et riches, l'ont tenté et n'ont pas réussi.....

—Vous me décourages.

—Les Indiens des Guyanes n'aime pas l'Européen..... Pour lui, c'est l'ennemi. A-t il tort?..... Et puis la Marota peut être morte.....

Le docteur Bertauld se gratta le menton et dit:

—Je verrai..... Je réfléchirai.

Madeleine s'inclina et posa. Au seuil du vestibule, une main s'empara de la sienne et la pressa fortivement. C'était celle du fidèle Breton. Joson Kerhoët triomphait avec elle.

XV

LE JUGEMENT.

Adam Smith s'écarta devant le marquis lorsque celui-ci rentra dans son cabinet.

L'Américain, tout rude qu'il fût, sentait bien qu'il passer dans les veines et éprouva un mouvement de pitié pour l'homme qui, si coupable qu'il fût, succombait sous une telle catastrophe.

On n'insulte pas le misérable qui vient d'être condamné à mort.

François Valencourt était condamné.

Adam Smith n'avait plus rien à faire à l'hôtel de Blangy.

Il traversa les salons, passa devant Thérèse que le docteur Chambay interrogeait, et salua le magistrat qui lui fit un signe:

—Qui êtes-vous? demanda le substitut.

—Adam Smith, citoyen Américain.

—Qu'avez vous à amené ici?

—Le hasard! Je suis locataire de M. de Blangy.

Jean Rigaud frémit en voyant l'homme qui tenait entre ses mains son honneur et sa liberté et tête à tête avec le magistrat.

Mais il fut aussitôt rassuré.

—Ne demeurez vous pas auprès de Blangy? reprit M. Dalton.

—C'est vrai.

—Dans l'ancienne maison du colonel Stéfani?

—Je l'ai achetée en effet.

—Vous n'avez rien à dire à la justice sur ce qui s'est passé à Blangy?

—Rien.

Adam Smith salua le magistrat et ses yeux se fixèrent sur le garde, blême de peur et dont les dents s'entrechoquaient avec violence.

L'Américain se trouvait auprès de la cheminée du salon.

Un grand feu y était allumé.

D'un geste, il indiqua à Jean Rigaud un papier qu'il tira de sa poche.

Rigaud tressaillit.

Il reconnaissait son ave.

L'Américain le déplia lentement, comme pour lui permettre de l'examiner et le jeta sur les bûches du foyer.

Le papier s'enflamma aussitôt et chassé par la violence du feu, s'envola en tourbillonnant.

Adam Smith continua son chemin.

Comme il passait auprès de garde, il entendit ce mot balbutié par Jean Rigaud.

—Merci!

M. Dalton entrait dans le cabinet de marquis.

François Valencourt, assis devant l'admirable secrétaire de son oncle, la tête sur sa main gauche, les traits convulsés, les doigts de son autre main crispés sur le bras de son fauteuil, l'œil rougi par la fièvre, livide, les cheveux ravagés, semblait devenu fou.

Il ne l'était pas.

C'était la rage de sa défaite qui bouillonnait dans sa tête.

Il était abattu.

Tout semblait dans cette déroute.... sa fortune à laquelle il tenait tant.... cet honneur mondain, son unique règle de conduite, le manque de tartufe sous lequel il avait abrité ses infamies....

Sa honte av